



Approche d'un continent absent

Danièle Houpert-Merly

► **To cite this version:**

Danièle Houpert-Merly. Approche d'un continent absent. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1992, pp.119–131. hal-02170715

HAL Id: hal-02170715

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02170715>

Submitted on 28 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

APPROCHES D'UN CONTINENT ABSENT

Bien au-delà des colonnes d'Hercule, dans cette *mare ignotum* des Anciens, dans l'océan Atlantique, se trouve "un autre monde"¹, comme le dit Platon : l'Atlantide.

C'est un pays de vastes plaines, barré de montagnes rocheuses, et riche en ressources naturelles : l'eau, chaude ou froide, y jaillit, les métaux abondent, en particulier l'orichalque, un métal aussi précieux que légendaire, des animaux de tous poils y vivent, des plantes de toutes sortes y poussent.

Quand Poséidon, le dieu de la mer, à qui est échue l'Atlantide, vient de l'Est en prendre possession, ce n'est pas une terre vide qu'il trouve ; il découvre une population autochtone, "née de la terre", avec laquelle il semble bien s'entendre, puisque, amoureux de Clito, la fille du roi indigène, il l'épouse et, bien sûr, le couple eut beaucoup d'enfants.

Les habitants de l'île, dirigés par Poséidon en personne, vont, tels des pionniers, modeler et transformer leur pays selon leurs goûts et leurs besoins. En matière d'aménagement du territoire, le projet du dieu est d'abord défensif : la colline, où habitait la jeune Clito, devient un véritable fort, une citadelle protégée par des enceintes "faites alternativement de mer et de terre", "les plus grandes enveloppant les plus petites"². S'y adjoint ensuite un projet esthétique, voulu par le dieu et poursuivi par les hommes qui construisent d'innombrables et remarquables bâtiments publics. Mais le projet le plus grandiose est sans conteste économique, puisque tout est fait pour faciliter la circulation des biens, à l'intérieur comme à l'extérieur. Ces travaux des pionniers bâtisseurs contribuent à créer une cité à l'urbanisme géométrique, qui est elle-même le centre d'un pays redessiné par la main de l'homme, vaste "quadrilatère rectiligne et oblong"³.

1. Les textes de référence seront le *Timée* et le *Critias*, éd. Emile Chambry, Garnier-Flammarion, 1969.

2. *Critias* 118 c.

3. *Ibidem*.

L'organisation politique n'est pas moins rigoureuse que l'occupation des sols. L'Atlantide est une fédération de dix Etats, commandés à l'origine par les cinq couples de jumeaux nés de Clito et de Poséidon, puis par leurs descendants. Il est vrai que cette fédération est dominée par un roi, mais sa légitimité est reconnue par les autres dirigeants, et son pouvoir n'est pas absolu, puisque les décisions doivent être prises à la majorité des votants. Modèle politique, celui d'une fédération démocratique, qui ne semble pas obsolète aujourd'hui.

C'est sans doute aussi un modèle économique : l'Atlantide est un Etat florissant, dont le succès dépend largement du commerce. Un signe de cette prospérité apparaît dans la richesse des temples, ornés d'or et d'argent. Mais cette réussite est justifiée par les qualités morales des Atlantes, qui, pendant longtemps, ont su garder leur pureté. Du reste, "n'ayant d'attention qu'à la vertu, ils faisaient peu de cas de leurs biens"⁴. Et pourtant, cette cité est un Etat impérialiste ; "les rois avaient formé un empire grand et merveilleux"⁵, franchissant vers l'Est les colonnes d'Hercule et colonisant l'Afrique jusqu'en Libye et en Egypte, ceci avant même que leurs qualités morales ne s'affaiblissent, et qu'ils ne se lancent dans une conquête effrénée qui causera la ruine du pays.

Tel est, rapidement résumé, le récit fait par Critias de l'histoire de l'Atlantide. Dans cette approche d'un continent absent, nous tenterons de saisir dans un premier temps sur quelles bases ce mythe a pu se constituer — quelle est, selon l'expression consacrée, l'origine du mythe —, puis d'appréhender quelques-unes des fonctions auxquelles il peut répondre, de voir en particulier en quoi l'Atlantide est à la fois un mythe d'origine, un mythe ontologique et un mythe heuristique.

*

Si ce mythe existe, c'est dans le but souligné par Socrate de faire vivre la cité idéale qu'il a décrite précédemment de façon statique, comme "en repos"⁶ : en dramatisant un débat abstrait,

4. *Critias* 120 a.

5. *Timée* 24 e.

6. *Timée* 19 b.

Platon a choisi de mettre en scène une cité paradigmatique imaginaire, une sorte de modèle dynamique, qui n'est pas inséré ouvertement dans l'histoire. Et pourtant, nombre d'éléments composant ce lieu qui n'existe pas, cette "utopie", se trouvent être empruntés, comme c'est la règle du genre, à la réalité : la constitution du mythe s'appuie sur un référent bien identifiable, et bien connu des lecteurs athéniens. Quand, en effet, il décrit l'Atlantide et sa grande rivale, Athènes, Platon a pour modèle unique l'Athènes réelle, qui se dédouble en deux Etats illustrant chacun un aspect de la ville historique, l'un tourné vers la terre, l'autre vers la mer. Ce sont bien là les deux tentations de la cité de Solon et de Périclès, comme l'illustre la dispute légendaire d'Athéna et de Poséidon pour la fondation de la ville.

Certes, dans la description de l'Atlantide, coexistent des traits surprenants pour un Athénien. Platon l'annonce clairement, qui signale, par exemple, que le temple a "quelque chose de barbare"⁷. Ainsi, les dimensions des monuments publics sont impressionnantes, puisque, dit Critias, "tout le palais était proportionné à la grandeur de l'empire, comme aussi aux ornements du temple"⁸. Et la débauche de matériaux précieux, or, argent, ivoire, orichalque, rapproche davantage ces constructions du luxe et de la magnificence asiatiques que du style architectural attique. Quant aux travaux gigantesques entrepris par les Atlantes, on a pu les comparer à ceux réalisés à Ecbatane ou à Babylone et décrits par Hérodote⁹.

Cependant, au-delà de ces traits d'altérité, finalement limités, on retrouve Athènes. La description du premier état de l'Atlantide, dans le *Critias*, de la situation initiale, pourrait-on dire, est comme un métalangage de l'Athènes primitive. Le temple lui-même, s'il est très grand, n'en garde pas moins les proportions "classiques", celles du Parthénon en particulier. De même, la statue du dieu évoque celle qu'avait sculptée Phidias en l'honneur de la Parthénos : recouverte d'or, l'idole atteignait presque, elle aussi, le plafond du temple. Dans le domaine économique également, le rapprochement avec Athènes s'impose. L'Atlantide est aussi un État capable de faire fructifier

7. *Critias* 116 d.

8. *Ibidem*.

9. Cf P. Friedländer, *Platon* pp. 300-304 ; J. Bidez, *Eos*, appendice II p. 33 sq ; Hérodote, I. 98 et I. 178.

les ressources locales, "c'est l'île elle-même qui leur fournissait la plupart des choses à l'usage de la vie"¹⁰ ; et c'est aussi un Etat commerçant disposant de "toutes les ressources qu'il fallait tirer de la terre étrangère"¹¹. Il n'est pas exagéré de parler d'activisme économique à propos de l'Atlantide, comme de l'Athènes historique. Le rapprochement entre les deux cités est du reste inévitable quand on considère la construction des ports. L'immensité des travaux décrits par Platon devait rappeler à ses lecteurs l'agrandissement du port du Pirée par le célèbre urbaniste Hippodamos de Milet¹² : les arsenaux de l'Atlantide, leur disposition géographique, les murs d'enceinte, jusqu'à l'atmosphère qui y règne, sont une transposition transparente de la réalité athénienne.

En ce qui concerne la vie politique de l'île mythique, Pierre Vidal-Naquet a clairement montré que la répartition du territoire en dix Etats reprenait le principe de la réforme de Clisthène, c'est-à-dire la création de dix tribus, dont chacune enverrait démocratiquement un nombre égal de membres au Conseil¹³. Mais c'est peut-être dans l'organisation spatiale, dans "l'écologie urbaine", pour reprendre une expression de l'école de Chicago, que la similitude avec Athènes est la plus frappante. L'Acropole, au centre du pays, est aussi le centre de la vie sociale. Puis chacune des subdivisions correspondant aux dix tribus se trouve située de telle manière qu'il y ait une stricte égalité entre elles, dans un souci d'équilibre démocratique¹⁴. A cette répartition géographique, s'ajoute une répartition socio-fonctionnelle, qui s'inspire en les durcissant des réalités athéniennes et qui illustre parfaitement les thèses de G. Dumézil, puisque le Roi et les prêtres occupent un espace privilégié, le centre, que les îles constituées par les enceintes de terre sont réservées aux gardes — on y trouve les casernes, mais aussi les lieux affectés aux activités paramilitaires, par exemple les hippodromes —, et qu'enfin, à la périphérie, les ports

10. *Critias* 114 e.

11. *Ibidem*.

12. Les travaux durèrent de 450 à 430.

13. Les réformes de Clisthène datent de 508.

14. Platon, dans *Les Lois*, affinera le système en proposant que chaque famille dispose de deux lots de terre, l'un situé au centre, l'autre à la périphérie.

retentissent des cris et du tumulte de la foule productive des artisans et des commerçants. Dessiner le plan de l'Atlantide, c'est obtenir une métastructure socio-spatiale rigoureuse!

Ainsi, quand on essaie d'examiner le mode de constitution de ce mythe, on constate que, loin d'être un autre radicalement différent, par certains aspects, l'Atlantide est non seulement la même qu'Athènes mais Athènes elle-même. C'est là une première lecture, sur le mode ethnosociologique : le mythe ici relève du logos, et offre une représentation rationnelle, très ordonnée et très claire, de la vie religieuse, politique, économique et sociale d'Athènes. Mais parallèlement, et malgré une apparence de diachronie, repérable dans la succession des travaux en Atlantide, les indications temporelles du récit sont tellement vagues qu'il est impossible de dater cette reproduction photographique que constituerait le mythe. Le lecteur est dans l'achronie, "in illo tempore", selon l'expression de M.Eliade. De cette labilité des données temporelles, ressort la nécessité de considérer l'évocation du réel non comme une fin en elle-même, mais comme un point de départ. Il convient donc de dépasser cette analyse de type ethnosociologique, et pour cela, de réfléchir aux différentes fonctions de ce mythe.

*

Laissons la situation initiale, telle que nous venons de la voir essentiellement à partir du *Critias*, pour nous intéresser maintenant à la péripétie, — d'autres diraient à l'obstacle —, décrite dans le début du *Timée* : l'Atlantide "marche insolemment sur l'Europe et l'Asie tout entières"¹⁵. Désormais, pour répondre au souhait de Socrate, le récit s'anime. On passe du sommaire à la scène, et de l'utopie à l'épopée.

Paradoxalement, pourtant, le chant épique est réduit à quelques lignes. Des actes, des exploits héroïques, nous savons seulement l'essentiel : que l'Atlantide réunit toutes ses forces afin d'entreprendre l'asservissement de tout le monde connu ; et qu'Athènes, abandonnée par ses alliés, parvient, à elle seule, à vaincre les envahisseurs. Ce n'est donc pas, en lui-même, le choc des deux grands qui préoccupe l'auteur. L'intérêt se

déplace des actes aux actants, et plus particulièrement aux ressorts qui les font agir.

Ce passage du mythe est en effet une réflexion sur les valeurs à adopter. Réflexion capitale, puisque les mauvaises valeurs aboutissent à une ruine inéluctable, aussi rapide que définitive, comme le montre l'exemple de la destruction, en vingt-quatre heures, de tout l'empire atlante.

Ces valeurs, quelles sont-elles ? Platon va les décrire méthodiquement, en trois temps, d'une façon un peu redondante mais très pédagogique. Tout d'abord, la réussite des premiers Atlantes est associée à leur sagesse, leur respect des lois et leur tempérance. Et si leurs successeurs échouent, c'est qu'ils sont devenus orgueilleux, cupides et irréflichés. Enfin la victoire des Athéniens repose sur leur valeur morale, en particulier sur leur souci de liberté. En conséquence, si la leçon de Platon n'est pas systématisée, elle est claire cependant : les valeurs politiques qui permettent à un Etat de s'imposer et de se faire reconnaître sont aussi des valeurs morales.

D'aucuns reviendraient ici à l'histoire d'Athènes. Cette lutte titanique entre l'Atlantide et Athènes n'est-elle pas la transposition du choc entre les Perses et les Hellènes, dont ces derniers sont sortis vainqueurs ? Tout le monde connaît la bataille héroïque de Marathon, en 490. Or la propagande des hommes politiques athéniens, qui nous est parvenue par quelques discours, et aussi grâce à l'historien Thucydide, a fait des combats livrés contre les Perses le symbole même de la vertu civique : les Athéniens, ce sont ceux qui ont combattu, et bien sûr combattront encore, pour défendre la liberté et la morale envers et contre tous. Ces valeurs, démontrées pendant les Guerres Médiques et illustrées par le mythe de l'Atlantide, ont une fonction sociale bien précise : en montrant la supériorité d'Athènes sur les autres peuples, elles affirment son identité, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'histoire montre en effet que les différentes liguees qui se sont succédées reposaient sur ce présumé, tandis qu'à l'intérieur, les valeurs sont un moyen indéniabie d'assurer la cohésion sociale. S'il y a donc une fonction du mythe, c'est de créer, ou de renforcer, une "charte pragmatique" — les Athéniens doivent être ce qu'ils étaient dans le passé.

Mais, dira-t-on, les Guerres Médiques se sont déroulées un siècle avant Platon. En quoi le philosophe avait-il besoin de

forger un mythe, quand les orateurs se contentaient de reprendre inlassablement l'exemple historique de leurs aînés ? Les événements ne suffisaient-ils pas à remplir le rôle dont nous venons de parler ? En fait il n'en est rien. On peut même dire que le mythe est nécessaire, non parce qu'il apporterait quelque idée nouvelle, mais par cela même qu'il ne fait que reprendre l'illustration des valeurs athéniennes. Car comment peut-on être assuré qu'une conduite soit caractéristique d'une personne ou d'une cité, si cette conduite ne s'est produite qu'en une seule occasion ? Ce qui compte, comme l'a bien vu Derrida¹⁶, c'est la seconde fois, celle où un acte isolé, atypique, devient un acte répété, et donc typique, où un comportement devient identifiable, et donc identitaire. C'est en ce sens que l'on peut dire de l'Atlantide que c'est un mythe d'origine. Le conflit entre les deux puissances est l'événement révélateur de la supériorité athénienne, et par là l'événement fondateur de son identité. Mais s'il l'est, c'est parce que l'histoire l'a vérifié ultérieurement.

*

En voyant dans le mythe de l'Atlantide un mythe d'origine de l'identité athénienne, on reste dans un type d'analyse ethnosociologique. Un autre type d'analyse consisterait à y chercher une valeur philosophique : comment se situe l'homme dans le temps ? C'est ce que nous essaierons de faire par le biais d'une réflexion sur la typologie des régimes politiques. Etude thématique donc, mais aussi comparatiste, puisque nous mettrons le mythe de l'Atlantide en parallèle avec d'autres textes de Platon (les livres VIII et IX de la *République*) et avec le mythe des races, tel qu'il est exposé dans *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, ce qui permettra de saisir la valeur prégnante de ce thème dans la civilisation grecque.

Dans l'ancienne Atlantide, trois vertus sont essentiellement à l'oeuvre. La première est la sagesse (*sophia*), qui se manifeste par "des pensées vraies et grandes en tout point" et par une parfaite égalité d'humeur, vis-à-vis tant des circonstances que des hommes : "ils se comportaient avec douceur et sagesse en face de tous les hasards de la vie et à l'égard les uns des

16. On pense ici à la notion de "retard originaire".

autres"¹⁷. La deuxième vertu signale l'origine divine des premiers Atlantes, puisqu'il s'agit de la justice (*dikaïosunè*): l'obéissance aux lois est de règle, puisque les lois ont la force de la volonté divine. Enfin la troisième vertu est la tempérance (*sôphrosunè*): "ils n'étaient pas enivrés par les plaisirs de la richesse"¹⁸.

Or ces trois vertus sont nécessaires, et même consubstantielles, au régime aristocratique que Platon considère comme le régime de la cité idéale. Il en est une quatrième, le courage (*andreia*), vertu caractéristique des gardiens de l'Etat. Elle n'est pas évoquée ici, mais il est hors de doute qu'en ce temps-là, *in illo tempore*, cette vertu existait et a permis l'expansion territoriale de l'Atlantide. Si l'on excepte cette ellipse, il est clair que le régime politique archaïque est le paradigme du régime politique idéal de Platon, celui qui a engendré un véritable "âge d'or" pour les Atlantes, monde d'abondance, de joie et de paix, semblable à celui décrit par Hésiode: "tous les biens étaient à eux; le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu des biens sans nombre"¹⁹.

Dans la nouvelle Atlantide, celle du *Timée*, les vertus, en revanche, se sont affaiblies, et, par voie de conséquence, la conduite politique s'est modifiée. Les Atlantes sont "tout infectés d'injustes convoitises et de l'orgueil de dominer"²⁰. Certes ces vices restent cachés le plus longtemps possible²¹, et certains continuent à trouver les Atlantes "parfaitement beaux et heureux"²², mais il est de fait que le régime politique a changé en même temps que les valeurs individuelles. De la même façon, dans le livre VIII de la *République*, la fin de l'aristocratie commence par l'aspiration des hommes à "s'enrichir et à acquérir des terres, des maisons, de l'or et de l'argent"²³, et par l'asservissement de ceux qui étaient autrefois des hommes libres

17. *Critias* 120 e.

18. *Critias* 121 a.

19. *Tr & J*, v. 117-119.

20. *Critias* 121 a.

21. *Ibidem*.

22. *Ibidem*.

23. *Ibidem*.

et qui sont désormais traités "en pèrèques et en serviteurs"²⁴. Dans les deux cas, pour Platon, on est passé du régime politique idéal à la "timarchie", système "mêlé de bien et de mal"²⁵, où dominent l'ambition et l'amour des honneurs, aptes à donner à la fois richesse et pouvoir. Comme le dit aussi Hésiode, après l'âge d'or, viendra un âge où "le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus... Aux pas de tous les misérables humains s'attachera la jalousie ... qui se plaît au mal"²⁶.

Cette dégradation des valeurs et le changement politique qu'elle induit dans le mythe de l'Atlantide pourrait apparaître comme purement contingente ; il n'en est rien si on la rapproche de la typologie des cinq régimes politiques chez Platon, ou de la succession des cinq races chez Hésiode. Pour le philosophe, l'aristocratie se dégrade nécessairement en timarchie, puis viennent l'oligarchie, la démocratie et la tyrannie. Pour le poète, la race d'or est remplacée par la race d'argent, puis par celle de bronze, celle des héros et celle de fer, dans laquelle nous vivons. Une décadence progressive mais bien réelle a fait notre malheur présent. A sa manière, comme la typologie des régimes politiques dans la *République*,₁ comme le mythe des races chez Hésiode, l'Atlantide raconte un âge d'or disparu, un paradis perdu.

Mais ce pessimisme est tempéré par l'espoir d'un amendement possible ("Zeus résolu de les châtier (les Atlantes) pour les rendre plus modérés et plus sages"²⁷), et donc d'un retour à la justice ("Justice triomphe de la démesure quand son heure est venue"²⁸). Il n'est pas irréaliste d'espérer un retour de l'âge d'or, "éternel retour" dans un temps considéré comme cyclique, mais Platon n'insiste pas²⁹.

24. Ibidem.

25. *République*,₁ 548 c.

26. *Tr & J.*,₁ passim v. 192-195.

27. *Critias* 121 A.

28. *Tr & J.*,₁ v. 217-8.

29. Dans cette conception cyclique du temps, seule la localisation garderait la trace de la marche des siècles: aller de l'est vers l'ouest, ce n'est pas aller du levant au couchant, du jour à la nuit, de la vie à la mort, c'est aller au-devant de la vie qui continue, c'est avancer à la rencontre de son futur, c'est porter l'espoir d'une vie nouvelle et fructueuse. Ainsi pensaient peut-être les colons grecs, presque tous partis s'installer à l'Ouest.

Par l'analyse de la décadence, le mythe de l'Atlantide oblige le lecteur à réfléchir à la nature des choses et des hommes. Que chacun de nous apprenne à se situer dans la succession des temps, c'est-à-dire qu'il dépasse le cadre étroit de son environnement immédiat, voilà ce que Platon nous invite à faire ici.

*

La dernière analyse que je tenterai reposera sur le péritexte du mythe proprement dit, sur les préambules et la conclusion du récit dans le *Timée* et le *Critias*. Au seuil du récit, Critias, le narrateur dans les deux dialogues, explique comment il a eu connaissance de cette histoire et propose alors un protocole heuristique. L'histoire qu'il va raconter est "à la vérité fort étrange" et pourtant "exactement vraie"³⁰. Mais comment parvenir à la vérité quand le sens n'est pas obvie ?

La première règle de la méthode est de ne pas se contenter de la surface des choses. Derrière "l'apparence d'une fable", il faut voir la "vérité qui s'y recèle". La légende de Phaéton en témoigne : ce fils du Soleil aurait un jour attelé le char de son père, mais, incapable de le maîtriser, il aurait embrasé la terre et serait mort lui-même frappé par la foudre. Mais le vrai, dit Platon, "c'est que les corps qui circulent dans le ciel autour de la terre dévient de leur course et qu'une grande conflagration détruit ce qui est à la surface de la terre"³¹. De la même façon, derrière l'apparence de l'Atlantide, on peut trouver une vérité cachée. Ce mythe révèle aussi comment accéder à la connaissance.

Le moins surprenant de cette histoire n'est sans doute pas qu'elle soit restée ignorée des Athéniens. Des catastrophes sont survenues périodiquement, qui ont causé des destructions d'hommes et la perte des connaissances existantes. De sorte que les peuples qui se reconstituent sont toujours jeunes, et, comme le dit un vieux prêtre égyptien à Solon, "vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants!"³². Mais ces calamités n'ont pas touché l'Égypte, qui jouit, grâce au Nil, d'un système

30. *Timée* 20 d.

31. *Timée* 22 b-c.

32. *Ibidem*.

écologique privilégié. C'est là que "se sont conservées les traditions les plus anciennes"³³. Ainsi, les Egyptiens sont détenteurs d'un vaste savoir. "Tout ce qui s'est fait de beau, de grand et de remarquable, tout cela se trouve consigné dans nos temples depuis un temps immémorial et s'est ainsi conservé". On voit que la méfiance de Platon à l'égard de l'écriture est loin d'être aussi systématique qu'il apparaît dans le mythe de Teuth. Telle est la première voie pour accéder au savoir : les livres.

Ce n'est pourtant pas celle qui est privilégiée par Platon ; une deuxième voie est mise directement en scène par les deux dialogues : il s'agit de la transmission orale. Car, si Critias peut faire ce récit, c'est qu'un prêtre égyptien l'a raconté à Solon, qui l'a transmis au bisaïeul de Critias, avant que celui-ci en fasse autant à son fils et ce dernier à son petit-fils. Cette méthode, qui peut sembler plus aléatoire, a pour avantage d'être plus dynamique et de montrer concrètement le bénéfice que l'on retire de ce savoir, c'est-à-dire la sagesse, puisque la transmission s'opère toujours d'un sage, Solon ou un vieillard, à un personnage moins sage, un simple citoyen ou un enfant, mais qui devient sage en même temps que savant. Cette transmission orale montre aussi les liens qui unissent non seulement les individus entre eux, mais aussi les individus à leur cité : un souvenir du passé individuel (par exemple la fête des Apaturies, au cours de laquelle Critias apprend cette histoire) fait revivre le prétendu passé collectif (la guerre d'Athènes contre les Atlantes). Les hommes et les Etats sont étroitement liés, et la mémoire des uns garantit le souvenir des autres. La transmission orale est tellement privilégiée par Platon qu'à aucun moment, on ne recourt aux livres sacrés égyptiens, dépositaires du savoir. "Nous reprendrons tout en détail", dit le prêtre égyptien, "quand nous en aurons le loisir, avec les textes à la main"³⁴. Mais il ne le fait pas. Les livres apparaissent comme des *hypomnēmata*, de simples aide-mémoire, comme une mémoire morte.

Car pour avoir une mémoire vive, pour actualiser le savoir en le sortant de l'ignorance qui le recouvre, il faut être actif. Un effort est nécessaire, représenté dans le texte de Platon par l'appel à l'aide que lance Critias à la divinité de la mémoire, Mnémosyne. Le savoir s'obtient lentement, laborieusement, à la

33. *Timée* 22 e.

34. *Timée* 24 a.

faveur et à la suite d'une intuition fulgurante. Ainsi la description de la cité idéale rappelle fugitivement à Critias le récit de son grand-père sur l'Atlantide, mais il n'en parle pas tout de suite. "Car après si longtemps", dit-il, "mes souvenirs n'étaient pas assez nets. J'ai pensé qu'il ne fallait en parler qu'après les avoir tous bien ressaisis dans mon esprit". Connaître et faire connaître le mythe de l'Atlantide ne suppose pas seulement, de la part de Critias, de la mémoire, ce qui serait la manifestation d'un simple pouvoir de conservation, comparable à celui des livres. Cela implique bien davantage un effort de remémoration, c'est-à-dire la volonté de rappeler volontairement le passé. Accéder à ce savoir, comme à tout savoir, c'est remonter jusqu'à un savoir qui nous a précédés, jusqu'à un pan du savoir initial, total, idéal. Toute connaissance est anamnésis.

Du reste, cette théorie de l'anamnésis, on la voit en pratique dans la poétique du *Timée* et du *Critias*. Certes ces deux dialogues racontent l'histoire de l'Atlantide, mais ils ne se répètent pas. Le *Timée*, premier dialogue en date, relate l'assaut des Atlantes contre le monde connu et la catastrophe finale. *Critias*, le deuxième dialogue, remonte dans le temps, et, par un procédé d'analepse, fait le récit de la constitution de l'Etat disparu. La lecture s'effectue à rebours des événements, mimant l'effort de remémoration nécessaire au narrateur. La lecture est la métaphore de l'accès à la connaissance, tel que le conçoit Platon.

*

Si la richesse d'un mythe se mesure au nombre de ses interprétations, nul doute que l'Atlantide fasse partie des mythes les plus intéressants. Le regard de l'ethnosociologue y repère les bases référentielles bien connues à l'époque de Platon et dégage, de la fonction identitaire des valeurs affirmées, un vaste dessein de morale sociale et politique. Le philosophe, quant à lui, retrouve un thème répandu chez nombre d'auteurs anciens, le thème de la décadence. La dimension heuristique de ce mythe est peut-être plus inattendue mais, en tous cas, elle est très suggestive. Ceci sans préjuger d'autres interprétations possibles.

On appréciera aussi l'intérêt suscité par le grand nombre d'identifications qui ont été proposées : car, si l'Atlantide a bien existé, où était-elle ? Les localisations les plus variées et les plus fantaisistes ont été avancées : l'île mythique n'était-elle pas

l'Amérique ? Ou Santorin ? Ou encore la Suède, ce berceau de l'humanité, comme l'affirmait un savant suédois du nom de Rubbeck ? Ou la Palestine ? Ou Sens, en France ? Ou les Canaries ? Encore en 1984, des Soviétiques recherchaient des restes de l'Atlantide au large de Gibraltar ...

Si ce mythe sollicite tellement l'imagination, c'est qu'il suscite aussi l'imaginaire : nombreux sont ceux qui rêvent d'un paradis perdu, d'un univers adamique, ou matriciel, qui les rassure et les conforte. Pourquoi pas l'Atlantide ?

Danièle HOUPERT-MERLY

Le titre de cet article *Approches d'un continent absent* a été choisi en hommage au recueil de poèmes *Approches d'un cyclone absent* publié par C. Marimoutou (éditions Page Libre, octobre 1991).